



LRD

L'écologie industrielle bouleverse la pensée et les pratiques économiques dominantes

L'écologie industrielle est parfois montrée du doigt comme étant la dernière trouvaille du capitalisme pour donner le change écologique, pour brouiller les pistes afin de mieux étendre son emprise à la surface de la Terre. Cette critique n'est pas sans fondement. Mais les articles de ce dossier prouvent que l'écologie industrielle met de facto par terre la pensée et les pratiques économiques dominantes. Pour au moins trois raisons fondamentales.

Les limites plutôt que la croissance

Partout, les politiques économiques se concentrent sur le soutien et la relance de la croissance. Or, cette croissance ne flotte pas dans les sphères éthérées de la pure théorie. Elle s'appuie sur une consommation de masse dévoreuse de matières et d'énergie. Cette assise matérielle de la croissance a certes des conséquences très visibles, par exemple le bétonnage accéléré des sols ou la profusion de déchets. Mais seule une comptabilité physique en bonne et due forme peut permettre de prendre la pleine mesure de la dépendance d'une économie à l'égard de la matière.

Sans étude de métabolisme industriel, comme à Lille ou à Genève, par exemple, il n'est pas possible d'identifier où se situent les limites des ressources locales, quand surviendra leur fatal épuisement. Réciproquement, de telles études aident à repérer les atouts d'un territoire, par exemple sur le plan des énergies renouvelables.

En obligeant à prendre en compte, aux côtés des flux monétaires, tous les flux physiques, l'écologie industrielle « ramène l'économie sur Terre », la fait descendre de son piédestal immatériel sur lequel elle n'aurait jamais dû monter, lui renvoie à la figure les bornes qui limiteront un jour ou l'autre son expansion. Avec elle, l'économie ne peut plus faire comme si elle pouvait raisonner en faisant abstraction de la matière et de l'énergie. Elle est donc une très sérieuse invitation à envisager autrement l'économie et à s'interroger sur la plausibilité d'une poursuite infinie de la croissance.

La coopération plutôt que la concurrence

L'avènement de l'économie néoclassique à la fin du XIX^e siècle a peu à peu détaché la sphère économique de tout ce qui la liait à son contexte humain et écologique. Cette évolution a facilité l'épanouissement d'une vision de l'économie qui conçoit les êtres humains comme des agents autonomes, reliés les uns aux autres par le seul jeu de l'intérêt personnel. Avec pour conséquence le culte de l'individualisme et la concurrence instituée en dogme.

Tout écologue sait pourtant que la nature ne se résume pas à des relations entre des prédateurs et des proies ou entre des rivaux luttant à mort pour une niche écologique. Les écosystèmes sont remplis de relations d'interdépendances, d'assemblages symbiotiques, de stratégies de coopération et d'ententes mutuelles.

De même, l'écologie industrielle suppose une intense recherche de « synergies » entre entreprises et entre citoyens pour optimiser leur gestion des ressources : c'est le cas à Bedzed, près de Londres, dans les synergies industrielles britanniques et les projets de symbioses industrielles à Genève, dans l'Aube et à Grande Synthe, dans la mutualisation des infrastructures, comme au bord du lac Léman, à Genève.

Mais la dimension coopérative restant marginale dans le champ théorique d'une économie qui néglige par ailleurs trop son substrat matériel, les politiques économiques ne sont pas assez en mesure de faire la part belle à ces avancées empiriques pourtant hautement prometteuses.

Boucler les cycles et relocaliser

Pour une majorité d'économistes, le libre-échange ne doit souffrir d'aucune entrave à son essor. Les négociations à l'Organisation mondiale du commerce ont ainsi pour finalité de lever toutes les barrières qui s'opposent à l'ouverture maximale de tous les marchés à

tous ses membres. Pour faire vivre cet idéal, il revient aux Etats, aux banques internationales de développement et à la Banque mondiale de financer la construction de routes, ports et aéroports, et de faciliter la fourniture en carburants nécessaires pour faire voler les avions-cargos, voguer les portes-containers et rouler les camions remplis de matières premières et de biens manufacturés. La société moderne n'est pas seulement ouverte : elle abolit l'espace !

Au contraire, pour pouvoir économiser des ressources chaque jour plus rares et plus précieuses, l'écologie industrielle incite, à rebours de cet affranchissement utopique de l'espace, à réancrer l'économie sur son territoire. A l'instar du fonctionnement des écosystèmes naturels qui utilisent en boucle l'eau, le carbone ou l'azote, la principale clef pour y parvenir consiste à utiliser en boucle le support matériel de l'économie.

La France a vécu, au XIX^e siècle, une période d'organisation de la production fondée sur la circulation permanente des matières et de l'énergie entre la ville, l'industrie et la campagne. Ce système optimal a vu le jour grâce au volontarisme politique. Aujourd'hui, soutenir l'essor d'une économie circulaire aurait pour effet de rendre l'économie beaucoup plus solidaire de son territoire et conduirait à la création de milliers d'emplois non délocalisables.

Vision intégrée et défi pour la recherche

Pour mettre à l'épreuve cette triple mise à plat de l'économie, chercheurs et praticiens de diverses traditions – industriels, écologues, urbanistes, économistes, sociologues – devraient pouvoir coopérer. Aux pouvoirs publics de soutenir de vastes et ambitieux programmes interdisciplinaires de recherche action sur l'écologie industrielle pour leur faciliter cette tâche. ■

